

FRAGMENTS DU MONDE II

Hélène Rioux

# Âmes en peine au paradis perdu

*roman*



éditeur

Edromanchels



La collection  
ROMANICHELS  
est dirigée par  
André Vanasse

## De la même auteure

*Suite pour un visage*, poème, Montréal, Éditions du Carré Saint-Louis, 1970.

*Finitudes*, poèmes, Montréal, Éditions d'Orphée, 1972.

*Yes, monsieur*, récit, Montréal, Éditions La Presse, 1973.

*Un sens à ma vie*, récit, Montréal, Éditions La Presse, 1975.

*J'elle*, récit, Montréal, Éditions Stanké, 1979.

*Une histoire gitane*, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1982.

*L'homme de Hong Kong*, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique, 1986.

*Les miroirs d'Éléonore*, roman, Montréal, Éditions Lacombe (finaliste au Prix du Gouverneur général et au Grand Prix littéraire du *Journal de Montréal*), 1989.

*Chambre avec baignoire*, roman, Montréal, Québec/Amérique (Grand Prix littéraire du *Journal de Montréal* et Prix de la Société des écrivains canadiens), 1992.

*Pense à mon rendez-vous*, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique (finaliste au Prix du Gouverneur général), 1994.

*Traductrice de sentiments*, roman, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », (finaliste au Grand Prix des lectrices *Elle Québec*), 1995.

*Le cimetière des éléphants*, roman, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1998.

*Dialogues intimes*, récit, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables », 2002.

*Mercredi soir au Bout du monde*, roman, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2007.

Âmes en peine au paradis perdu  
Équinoxe de printemps

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada**

Rioux, Hélène, 1949-

Âmes en peine au paradis perdu : roman

(Romanichels)

En tête du titre : Fragments du monde.

ISBN 978-2-89261-562-3

I. Titre. II. Titre: Fragments du monde. III. Collection: Romanichels.

PS8585.I46A74 2009

C843'.54

C2009-941115-6

PS9585.I46A74 2009

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et du ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCCQ) par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

© 2009

Les Éditions XYZ inc.

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec)

H2K 3W6

Téléphone : 514.525.21.70

Télécopieur : 514.525.75.37

Courriel : info@editionsxyz.com

Site Internet : www.editionsxyz.com

et

Hélène Rioux

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2009

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-89261-562-3

**Distribution en librairie :**

**Au Canada :**

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec)

H2K 3W6

Téléphone : 514.523.15.23

1.800.361.16.64

Télécopieur : 514.523.99.69

www.distributionhmh.com

**Droits internationaux :** André Vanasse, 514.525.21.70, poste 25

andre.vanasse@editionsxyz.com

**En Europe :**

DNM-Distribution du Nouveau Monde

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris, France

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

www.librairieduquebec.fr

Conception typographique et montage : Édiscript enr.

Maquette de la couverture : Zirval Design

Photographie de l'auteure : Kèro

Illustration de la couverture et des pages de garde : Jérôme Bosch, *Le chariot à foin*, détail, c. 1516

FRAGMENTS DU MONDE II

Hélène Rioux

Âmes en peine  
au paradis perdu

*roman*



éditeur

Romanichels

Extrait de la publication





*Pour Yves*



## Âmes en peine au Bout du monde

*... il y a un restaurant qui porte ce nom dans le quartier. Un bouiboui, pour dire la vérité. Fréquenté surtout par des chauffeurs de taxi.*

Pour les uns, il est terrestre, c'est un jardin, c'est l'Éden, un jardin rempli d'arbres et de fleurs d'où furent jadis chassés Adam et Ève après avoir croqué la malheureuse pomme. On parle alors de Chute — avec une majuscule. Nous reviennent en mémoire de vieux dessins à la plume sur lesquels nos deux coupables franchissent, nus, tête basse, leurs parties intimes pudiquement — car ils sont désormais pudiques — camouflées sous une feuille de vigne, la grille de ce parc dont ils sont à tout jamais bannis. Coupable ou non, leur descendance subira, sueur au front, le même exil jusqu'à la fin des temps. C'est écrit. C'est la malédiction du genre humain. Les mécréants haussent les épaules : une légende, rétorquent-ils, leurs lèvres esquissant un rictus méprisant. À l'origine, il y eut le Big Bang, les choses ont ensuite évolué pendant quelques millénaires, tout le monde sait ça, nos ancêtres étaient plus ou moins des gorilles et, au début, il n'y avait même pas de pommiers sur la terre. À une époque — pas si lointaine que ça quand on considère l'âge du genre humain —, on a brûlé sur des bûchers ceux qui osaient contester les

dogmes. Nous avons dépassé cette noirceur, j'espère, renchérissement-ils avec suffisance. D'ailleurs, comment croire que, pour une simple peccadille, une gourmandise anodine — et, si l'on y réfléchit bien, salutaire, recommandée par les médecins, diététiciens et autres inquisiteurs de notre ère scientifique —, pour une gourmandise salutaire, donc, ce Dieu qu'on qualifie de juste infligerait un tel châtiment? C'est sans commune mesure. Et pourquoi la pomme serait-elle un fruit défendu? Une allégorie, un symbole, suggèrent les moins catégoriques, conscients que la science seule ne saurait tout expliquer. Pour l'inexplicable, l'humanité depuis la nuit des temps s'est inventé des mythes, un serpent à plumes, Cronos qui mange ses enfants, un jardin de délices. Pourquoi pas? Au fond, c'est poétique. Et on préfère quand même avoir Adam et Ève comme ancêtres plutôt qu'une bande d'orangs-outangs.

Des chercheurs prétendent pourtant avoir découvert le site de l'antique jardin en Perse, en Mésopotamie — on a même parlé de Cuba ou d'autres îles proches de l'Équateur, de l'Atlantide engloutie au fond de l'océan.

On — c'est-à-dire Novalis — pensait qu'après la Chute, le Paradis terrestre avait implosé et que ses fragments s'étaient éparpillés sur toute la surface du globe. On ne pourrait jamais le retrouver ni le reconstituer.

Mais d'autres croient que oui. Le lieu existe, les livres sacrés le décrivent, dans ses rivières coulent miel et lait, il s'appelle Terre promise. Ou Arcadie.

Paradis. Le mot évoque pour les uns une fleur insolite sans pétales ni parfum, pour d'autres, un oiseau au rutilant plumage. Des cinéphiles se rappellent un film ou deux. S'ils se sont renseignés, ils savent que c'est la galerie supérieure d'un théâtre, ce que plus trivialement on nomme le poulailler, là où les places sont les moins chères. Ils revoient des images en noir et blanc — le Pierrot triste, Garance, l'arrogant Lacenaire — ou bien ils pensent à ce projectionniste en Italie qu'un enfant, les yeux ronds, écoutait philosopher. Les littéraires, eux, citent Dante, Baudelaire, Milton. Certains

d'entre eux aiment évoquer Proust, se souvenir que sa dernière « domestique » — mais elle était bien plus que ça — se prénommait Céleste et qu'elle jouait auprès du maladif génie le rôle d'un ange gardien. D'autres, un cercle érudit de dix-huitiémistes triés sur le volet, penseront à Paradis de Moncrif, courtisan accompli, redoutable bretteur, acteur et librettiste du siècle des Lumières, à qui l'on doit une *Histoire des chats* et le livret d'un ballet héroïque. L'œuvre s'intitulait *L'Empire de l'amour* — mais qui s'en souvient ? Accueillie par des huées, elle n'est aujourd'hui plus jouée. Ainsi va la vie. L'homme lui-même a sombré dans l'oubli, mais bon, ils ne pouvaient pas tous être Diderot ou Voltaire.

On feuillette distraitemment le dictionnaire, on lit que c'est aussi un bassin dans un port où les navires attendent. Parce qu'il y a, bien sûr, sous-jacente, cette idée de l'attente, ce désir de retrouver... quoi, au juste ? L'innocence peut-être. Plus originelle que la faute, l'innocence perdue, lueur qui palpite au bout du long tunnel dans la mémoire du monde.

C'est un coin particulier, privilégié de la Terre ; pour les épris d'aventure, la savane avec ses éléphants et ses fauves, une oasis dans le désert, un lac au cœur d'une forêt sauvage ; pour les épris d'histoire, un village dans le maquis, une cité médiévale entourée de murailles, peuplée de vestiges, traversée par un fleuve au cours nonchalant qu'enjambent des ponts de pierre, en Toscane ou en Andalousie. Un château, un palais maure inhabité, domine encore le paysage. Chaque saison a son parfum, jasmin, fleur d'oranger, lavande ou romarin. Et toutes ces îles dans les mers scintillantes, paradis tropicaux — certains diront fiscaux. Elles forment des archipels dans la Méditerranée, dans l'Atlantique ou l'océan Indien, la mer des Caraïbes, elles sont d'anciens repaires de pirates, de naufrageurs cruels et de corsaires — la Corse, Nassau, Paradise Island. Des hôtels cinq étoiles déploient désormais leurs tentacules le long du littoral. Dans quelques-unes de ces îles, Seychelles ou Marquises, peintres et poètes ont poursuivi une muse inconstante. Certains l'ont en effet retrouvée qui batifolait sur le rivage, des fleurs dans les cheveux. Les autres, eh

bien... les autres ont contracté des dysenteries tropicales et se sont éteints là, sans plus de gloire.

Pour les plus modestes, une chaise longue sur la plage, un verre de rhum sous un palmier suffisent — leur paradis sur terre une semaine par année.

D'autres préféreront y voir le Nord, ses étendues vierges et nues, là où, croient-ils, se trouvent les derniers espaces infinis. Ils ont peut-être entendu raconter cette drôle de légende : pour les Grecs de l'Antiquité, Arktikos était le pays de l'ours, un continent au climat doux couvert de bienfaits, où cohabitaient en paix licornes, naïades et autres créatures de mythologie. Ils n'y ont pas cru. Ours ? N'était-ce pas plutôt la Grande Ourse, ou la Petite, l'étoile Polaire ? De toute façon, à l'oreille de ces rêveurs austères, Sibérie sonnera toujours mieux que Tahiti. C'est la blancheur qui les séduit, c'est l'immobilité, la solitude, ils méditent longtemps en tournant les pages d'albums en papier glacé, en regardant des cartes du Canada septentrional. L'eau et l'air là-bas, si purs, pensent-ils, si absolu, le silence. Au nord, très au nord, au delà du cercle polaire arctique, du Nunavut, de la terre de Baffin, de l'Alaska, bien plus haut que Kuujuaq, qu'Iqaluit, plus haut encore que Chisasibi, Radisson, Goose Bay, Cartwright City, Labrador City. Leur esprit plane au-dessus d'îles inexplorées, ils chuchotent les noms magiques, Cornwallis, Somerset, Ellesmere, Devon, ils sont comme en transe, tout leur être tendu vers les confins du monde. Ils pensent à une route qui s'appelle Freedom Road, à l'extrême est du Québec, à une vallée qui s'appelle Happy Valley, ils pensent aux polynies, des zones d'eau qui restent mystérieusement libres malgré le froid intense — en 1616, William Baffin les avait découvertes sur son navire appelé justement *Discovery* —, ils pensent à la nuit polaire qui s'étale sur ce monde oublié de septembre à février, ils pensent aux nuits blanches, au soleil de minuit, à la dérive lente des icebergs quand, cortège fantomatique, ils s'en vont fondre dans l'océan. D'autres poursuivent toutefois leur lecture. Il y a quarante-cinq millions d'années, l'île d'Ellesmere était un paradis subtropical, apprennent-ils avec ahurissement. On y a retrouvé des souches de métaséquoias, des squelettes de

tapirs, de tortues et de serpents. Encore une légende? La même? Qu'importe. Des images se dessinent et les émerveillent. Le paradis a existé. Ces espaces encore intacts, ces terres, ces mers non découvertes sont des sirènes. Leurs appels, un piège. Ils ont peut-être lu des histoires d'explorateurs — Hearne, Hubbard, Wallace, George Cartwright — et, en pensée, les ont accompagnés dans leurs périples. Téméraires en pensée, ils se mettent eux aussi en route armés de fusils de chasse, de boussoles dérisoires. Car à quoi peut bien servir une boussole au milieu des bourrasques, et un fusil quand il n'y a pas âme qui vive aux alentours, que même les grands ours blancs se sont terrés dans quelque grotte pour hiberner? Ils deviennent ces aventuriers — c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de chance — seuls dans des étendues blanches et vides, ils tournent en rond comme dans un labyrinthe, courbés sous la violence des vents, aveuglés par le blizzard. Qu'est-ce qu'ils croyaient? Leur paradis — leur quête d'absolu — est bel et bien perdu. Et pourtant, c'était si beau quand ils rêvaient. C'est à leur rêve qu'ils s'accrochent. Ils ont faim. S'ils ont encore des allumettes, de l'essence dans leur réchaud, ils font fondre de la neige dans leur gamelle, bouillir leurs mocassins et leurs mitaines, ils avalent en tremblant la maigre soupe. Et puis, ils cessent d'avoir faim. Le sommeil, la nuit gagnent. La fin est là, implacable homonyme. Une dernière image s'estompe derrière leurs paupières gelées. Fondu au blanc. Ils ont peut-être atteint ce qu'ils cherchaient.

Mais d'autres — qu'ils y soient ou non déjà allés — affirment que dans le Nord, il n'y a rien de rien.

Oui, le paradis, c'est bien souvent le rêve et chacun a le sien. C'est le pays imaginé, contrée lointaine après laquelle on languit sans la connaître. Toujours ailleurs. C'est l'autre vie.

Ce qui nous a toujours manqué, nous manque. Pour les indigents, l'opulence, et pour les inconnus, la gloire. Les éclopés du cœur diraient mère aimante, fidèle ami; les éclopés de la mémoire diraient l'enfance.

C'est l'amour. Et voici des fillettes plongées dans des livres de contes, des jeunes filles devant le miroir, souriant à

leur reflet. Les musiciens accordent leurs instruments : le bal peut commencer. Où es-tu ? chuchotent-elles. Rires cristallins, soupirs émus. On les revoit trente, quarante ans plus tard. Elles ont épousé un agent immobilier, un vendeur d'électroménagers, leurs enfants vont bientôt quitter le logis, vivre leur vie, ce qui reste des rêves gît en tas sur la pelouse, au milieu des feuilles mortes, prêt à être brûlé. Tout est gâché, tout est trop tard. Elles oublient que la vie est là, encore là, ou bien c'est la vie même qu'elles veulent oublier. De vieux airs de tango dans leur sillage, des oreillers trempés de larmes, une voix rauque qui conjugue à tous les temps le verbe. Quel verbe ? Trop aimer. Un cavalier galope au loin, le vent s'engouffre dans sa cape, un guérillero hirsute, couturé de balafres, bardé de munitions, lance son cri — *¡ Libertad o muerte !* Ou bien c'est le révolutionnaire exsangue, aux lunettes rondes cerclées d'acier, aurolé de sa mission altruiste, le martyr ou le messie — tous deux ont un potentiel de séduction indiscutable —, le bandit au grand cœur ou bien son double impitoyable. Le prince charmant doit être un mythe inventé par les hommes. N'importe quelle femme vous le dira : elle aurait cent fois préféré être Mata Hari, la Pasionaria ou Carmen la gitane, jupe rouge relevée sur ses jambes bronzées, pivoine dans les cheveux, que la princesse endormie dans un lit rose pendant cent ans.

Et puis voici des hommes puissants au passé louche, tous pareils, amoureux de blondes inaccessibles, ils s'appellent Jay Gatsby, Scarface, Adam Worth, ils aiment éperdument une Daisy, une duchesse de Devonshire. Toujours le même modèle. Partis de rien, ils grimpent, prêts à enfreindre toutes les lois, à transgresser tous les tabous, ils grimpent les échelons vers un idéal qui se dérobe — la blonde à la moue capricieuse, la pin-up en déshabillé qui pose sur leur calendrier —, et quand ils l'atteignent, si d'aventure ils y parviennent, ils ne le possèdent jamais vraiment. Le rêve fuit entre leurs mains, sable ou neige.

Le paradis est quelque chose d'évanescent. Il est un mirage, il est comme l'horizon qui recule. On ne le rejoint pas.

Le Saint-Graal.